

Le nom des Sao : essai d'étymologie

Henry Tourneux

▶ **To cite this version:**

Henry Tourneux. Le nom des Sao : essai d'étymologie. Comptes rendus du Groupe Linguistique d'Etudes Chamito-Sémitiques (G.L.E.C.S.), 2019, pp.135 - 144. halshs-02372126

HAL Id: halshs-02372126
https://shs.hal.science/halshs-02372126

Submitted on 16 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le nom des Sao : approche étymologique[1]

Henry TOURNEUX
CNRS / LLACAN ; IRD Cameroun

Les Sao sont l'objet de légendes dans tout le bassin du lac Tchad. Marcel Griaule s'en est fait l'écho dans ses « Sao Légendaires » (1943, p. 87) ;

> « [...] Les Sao étaient si hauts de taille que leurs bois d'arc étaient fait de palmiers entiers, que leurs gobelets, grands comme des jarres funéraires, pouvaient contenir deux hommes assis. Ils pêchaient sans filet en barrant de leurs mains les rivières. Ils prenaient à la main les hippopotames et les dévoraient comme des poulets. Ils annonçaient en criant d'une cité à l'autre leur tour de pêche et leur voix roulait jusqu'au Tchad comme un tonnerre, faisant fuir tous les oiseaux des arbres. Leurs ongles étaient si épais qu'ils ont résisté à la pourriture et qu'on en déterrerait aujourd'hui dans les buttes [...]. Dans leur chevelure, on trouvait des nids de rapaces. »

Voici la notice que l'on trouve à leur sujet dans Seignobos et Tourneux (2002, p. 243-244) :

> **sao**, n. et adj. invar. (~ **saô**, **saw**, **so**, **sô**)[2]
> • population disparue, que certains (Cohen 1962) tiennent pour mythique, qui vivait en cités encloses, près des fleuves du nord de la région. Voir Lange 1989.
> 🕮 On qualifie de « sao » plusieurs types de civilisations disparues, localisées dans les régions amphibies du sud du lac Tchad, allant de la Komadougou Yobé au lac Fitri. Leurs cités, encloses dans une muraille, à une époque, occupaient des buttes fortement anthropiques en bordure d'eau. Le nom de « sao » ne serait pas sans rapport avec celui de la muraille, ou plutôt de l'enclos d'épineux, dans certaines langues « kotoko » ; le cas des « Sao » serait analogue à celui des populations qui ont précédé les Massa, que leurs voisins appelaient [Ngulmun], du nom de la muraille qui fortifiait leurs villages.
>
> Les « Sao », qui ne durent jamais s'appeler ainsi eux-mêmes, constituaient une galaxie de groupes antagonistes, qui finirent par s'unifier autour de quelques cités plus puissantes, dont les « Kotoko » seraient parmi les descendants les plus directs – les études « Sao / Kotoko » doivent beaucoup à J.-P. & A. Lebeuf [...]. Cependant, les

1. Communication présentée à Paris le 26 janvier 2006 au Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques (GLECS).
2. Le nom apparaît sous bien d'autres variantes orthographiques encore : Sôo, Sôou, Sou, Soy, Sau, Tso, Nssoh, etc. Voir notamment Seidensticker-Brikay 2004. La graphie "Seu" donnée par Léon l'Africain, doit probablement renvoyer à une réalisation phonétique [səw].

> historiens ont encore beaucoup à faire pour élucider la question, et, selon D. Lange (1989), « l'existence des Sao reste jusqu'à nos jours un mystère ». [...]

Des chroniques arabes[3] parlent de la présence de « So » au Kawar et notamment dans l'oasis de Bilma, avant le IX^e^ siècle de notre ère. Ils en auraient été délogés et seraient arrivés sur les rives du lac Tchad vers le X^e^ siècle.

Le nom des Sao dans les langues contemporaines

Les « Kotoko » contemporains se prétendent tous descendants des Sao. Voici le nom exact qu'ils donnent à leurs ancêtres putatifs :

« Sao »	forme phonétique	forme structurelle
Makary	*sáw / sáwwè*	*sáw / sáwwày*
Maltam	*sâw / sà'wè*	*sáwə / sà'wày*
Houlouf	*sâw / sáwwè*	*sáwə / sáwwày*
Sahu	*sáhù / sàhùwè*	*sáh^{w}ə / sàh^{w}h^{w}ày*
Kala-Kafra	*sáwù / sàwwè*	*sáwə / sàwwày*

Les Kanuri eux-mêmes appellent les Sao [sâu] (Cyffer et Hutchison 1990). On peut, à partir de ces données, reconstruire le nom des Sao en « kotoko » sous la forme ***sáh^{w}ə**.

L'un des termes bien répandus dans le groupe « kotoko » pour « épine(s) » peut se reconstruire sous la forme ***sah^{w}a**. Voici les données sur lesquelles nous nous fondons :

« épine »	forme phonétique	forme structurelle
Goulfey	*yò'ò*	*yà'àw*
Kousseri	*ǹsó'ó*	*sə̀sá'áw*[4]
Kala-Kafra	*só'ó / sà'àwè*	*sá'áw*
Logone-Birni	*sáwá / sàwwèn*	*sáwá*
Zina	*sáwà / sàwwəy*	*sáwà*

3. Voir notamment Palmer H.R., 1928, *Sudanese Memoirs*, Lagos, 3 vol.
4. Peut-être à mettre en relation avec les formes "Shaushau / Susu" précédemment citées. On pourrait le considérer comme un pluriel 'distributionnel' bien qu'en synchronie le mot soit du féminin dans le parler de Kousseri, et ait un pluriel / ǹsà'àwè /.

Nous remarquons au passage une correspondance *s > y (Goulfey). Cette correspondance est bien attestée par ailleurs :

savoir	Afadé	*sə́n*
	Goulfey	*yə́n*
sable	Afadé	*sèŋ*
	Goulfey[5]	*yàrà*

Lorsque l'on étudie la répartition spatiale des « Sao » dont parle ibn Furtû (voir ci-dessous), on constate que ceux qu'il appelle « Sao-Gafata » habitent sur les berges d'un cours d'eau baptisé « Komadugu Yoobé », à l'embouchure duquel (au sud-ouest du lac Tchad) se trouve la localité de Yoo. Le terme / kəmádúwu / (< *kəmadugu) signifie « fleuve » en kanuri. « Yoobé » s'analyse en Yoo-bé, [-be] étant un suffixe génital ; le syntagme signifie donc « de(s) Yoo ». La Komadugu Yoobé est « le fleuve de(s) Yoo ». Si l'on applique la règle de correspondance déjà rencontrée *s > y, on comprend que « Yoo » correspond à « Soo », « Saw », « Sao ».

Dans le même ordre de correspondances phonétiques, on peut citer le nom des habitants du lac Tchad, qui se disent « Yedina » / yedəna / ; les Kanuri les appellent « Buduma », mot que l'on peut interpréter comme signifiant « les nageurs » (serait à rattacher au kanuri [mbatəna] « nageur »[6]. L'autonyme « Yedi-na » signifie, lui, « fils du lac Tchad » (/ yedə / est un réflexe de / cadə / « grande étendue d'eau, lac Tchad »[7] > / sadə / > / yadə / > [yedə]. Le suffixe -na signifie « fils de » (Awagana 2001).

Le toponyme de « Sahu » / « Sou »

L'une des plus imposantes buttes anthropiques attribuées au Sao est appelée « Sahu ». Elle est située à proximité de Maltam. Voici comment ce toponyme est interprété dans les langues contemporaines :

« Sahu »		forme phonétique	forme structurelle
	Makary	*sáw*	*sáw*
	Goulfey	*sáw*	*sáw*

5. Il existe, par ailleurs, une correspondance *n > r dans certains parlers "kotoko". Sur ce point, je renvoie les linguistes aux travaux de Paul Newman (1977, p. 18).
6. Voir Koelle (1854, p. 358). [mbátó] est un nom verbal signifiant "nage" (Cyffer 1994, p. 184).
7. D'après Nachtigal (traduction française de Gourdault, p. 487), les Kanuri appellent "Tsâd" ce lac, d'un nom qui « semble avoir, dans le dialecte des anciens habitants de la région ouest, les Sô et les tribus apparentées, la signification de 'grand amas d'eau' ».

Maltam	*sàwú*	*sàwə́*
Sahu	*sàhú*	*sàhʷə́*

On peut donc le reconstruire sous la forme de ***sàhʷə́**. Le toponyme de « Yoo » cité précédemment a la même origine, de même que le nom de « Sou » qui désigne une butte attribuée aux Sao, sise près d'Afadé.

Systèmes de fortifications végétales

Dans un numéro spécial des *Annales de l'Université du Tchad* (1978), le géographe Christian Seignobos décrivait avec beaucoup de détail les systèmes de défense végétaux précoloniaux du Tchad et du Nord-Cameroun. Il y écrivait notamment ceci :

> « Les défenses naturelles végétales sont parfois renforcées par la présence de murailles de terre, comme dans la zone-refuge de Guegou en pays moundang. Cette association se retrouve dans l'interfluve Chari-Logone, où nous sommes à la rencontre de deux faisceaux de migrations, l'un venu du nord-est et véhiculant un système de murailles de terre, l'autre remontant du sud prenant en charge la défense végétale et la combinant avec les murs ».

On trouve encore de nos jours des vestiges d'un système de muraille chez les Kotoko du Cameroun, du Nigeria et du Tchad, qui se réclament d'une origine « sao ».

Dans un article de 1877, Nachtigal, cité par Fisher et Fisher dans une note de leur traduction anglaise de *Sahara and Sudan* (III, p. 169) dit ceci, parlant des Manga (habitants non kanuri du Borno) :

> « [...] [I]t is worth noting that the tribe of the Manga, who also employ only the language of the Kanuri, but without being regarded as properly a part of them, and who now live in such numbers in western Bornu on the river of Yoo, likewise employ the bow and arrow. As the Manga villages in Bornu have further, besides the surrounding wall and the ditch, a thorn edge, quite ten feet thick, also as protection, so the Danoa [du Kanem] too place their villages so that they are surrounded on all sides by impenetrable thicket ».

Nous tenons là la preuve que, sur la Komadugu Yoobé (*the river of Yoo*), des défenses végétales existaient bel et bien autour des établissements humains.

Le nom de la muraille

Comment expliquer la relation souvent faitre entre les Sao et la muraille? Voici, dans quelques langues « kotoko » contemporaines, la façon dont on désigne la muraille en terre :

« muraille »		forme phonétique	forme structurelle
	Makary	*sàwè*	*sàwày*
	Goulfey	*sàwè*	*sàwày*
	Kousseri	*bəll á zàwé*	
		mur / des / Sao (?)	
	Maltam	*mádɛ̀ í sàwwé*	
		poitrine / des / Sao (?)	
	Sahu	*sáwè*	*sáwày*

On peut reconstruire le nom de la muraille sous la forme ***saw-ay**. Le suffixe est une marque de féminin. Rien n'interdit de penser que ***saw** repose en fait sur ***sah^{w}ə**, dont ce serait un réflexe. On notera qu'à Kousseri, le mot / sáw / plur. / sàwwè / désigne l'enclos d'épineux secs, qu'on appelle « zériba », d'un mot emprunté à l'arabe.

Manifestement, ce nom pour « muraille » date d'une époque postérieure à celle de la défense végétale. En effet, les formes phonétiques recueillies sont beaucoup plus homogènes que celles qui désignent l'épine. Le mot aurait vu le jour à une époque où l'habitat derrière un rempart végétal aurait disparu et où les « Sao » seraient devenus mythiques.

La métonymie

D'après C. Seignobos (Tourneux, Seignobos et Lafarge 1986, p. 22-23), le terme de « ngulmung »[8] / ŋəlmən / désigne, dans le groupe masa,

> « des fortifications modestes, généralement constituées d'un mur ovoïde d'environ une centaine de mètres de diamètre, pouvant atteindre au maximum 150 m. [...] Certaines [de ces murailles] étaient complétées par des défenses végétales à base d'épineux [...] ».

Le terme est utilisé par les Masa pour désigner les Kargu et les Mbara du Tchad (interfluve Chari-Logone), que C. Seignobos qualifie de « gens de la muraille ». On dit donc des Kargu et des Mbara : « Ce sont des Ngulmung ». Le même auteur ajoute en note :

> « Cela fait référence à une autre civilisation des cités, plus septentrionale et autrement plus prestigieuse, celle des Saw, dont l'appellation pourrait bien avoir été connotée de la même façon que celle des Ngulmung, « gens de la muraille », « muraille » se disant *sawe* chez les Kotoko de Makari, Wulki, Gulfey... »

8. Cité sous la forme [gùl(ù)mùn] "clôture en terre" par Ajello *et al.* 2001, p. 15.

On peut donc déduire, avec un fort degré de probabilité, qu'un processus analogue de métonymie a permis de passer de la notion de « défense végétale en épineux » à « habitant(s) de l'enceinte défensive en épineux ». La défense purement végétale a dû précéder l'érection d'une protection en terre (muraille). Au bout de l'évolution sémantique, la défense végétale ayant disparu, le terme ne désigne plus que la muraille. Pour justifier cette interprétation, nous citerons les parlers d'Afadé et de Zina, qui ont un terme spécifique, non lié à l'épineux, pour désigner la muraille en terre :

« muraille en terre »	Afadé	*hə́làgə̀*
	Zina	*gə̀lká*

La chronique d'Ibn Furtu

Traduite pour la première fois par R.H. Palmer et publiée en 1926, puis reprise par D. Lange (1987), la chronique en arabe que Ahmad ibn Furtû, grand imam du Borno, consacra aux expéditions du sultan Idris Alawma, comporte deux chapitres qui décrivent la lutte de son souverain contre les Sao.

> « Composée en 1576 à Gazargamo, la chronique retrace les expéditions guerrières menées par le sultan Idrîs Alauma durant les douze premières années de son règne. [...] [L]a description qu'en fait l'auteur souffre de certaines déficiences : [...] les ethnonymes employés par l'auteur reflètent plus la vision des membres de la cour que la situation réelle qui prévalait dans les marches de l'empire. [...] Ce n'est qu'en essayant de situer le récit d'Ibn Furtû dans son cadre historique et géographique réel que l'on pourra déterminer le sens qu'il convient de conférer au terme de 'Sao' et plus particulièrement à la distinction qu'il fait entre les Sao-Gafata et les Sao-Tatala » (Lange 2004, p. 194).

Je n'entrerai pas dans ce débat historique extrêmement complexe, dont D. Lange tente de démonter les pièges, mais je retiendrai un terme récurrent sous la plume du choniqueur kanuri. Dans la traduction la plus récente de la chronique d'Ibn Furtû (Lange 1987), nous lisons ceci :

> « There are also his[9] dealings with the people of the town of Amsaka[10]. It is said that this fortified town (*shawkiyya*) had been dug before our fortified town (*shawkiyya*) [...] » (p. 36)

En note, D. Lange ajoute : « The verb 'to dig' indicates that the term *shawkiyya* in its basic meaning refers to a rampart together with its moat but, by extension, it obviously also designates a 'fortified town' ». Pour moi, il est également clair que le mot arabe *shawkiyya* est un dérivé du collectif شوك

9. "His" réfère au sultan Idris Alawma.
10. D. Lange identifie cette localité à Damsaka, établissement situé sur la Komadugu Yoobé et habité à l'époque par des Sao Gafata.

[šawk] « épines », prononcé [šōk] dans les parlers arabes locaux contemporains. Le terme aurait subi une évolution sémantique allant de « chose faite en épines » à « haie vive en épineux », puis « rempart végétal ». Ce rempart végétal serait la première protection défensive installée dans la région ; elle aurait ultérieurement été associée à un fossé ou à un rempart de terre (les deux pouvant être combinés : la terre de déblaiement du fossé constituant une première ébauche de rempart de terre). Cette première protection végétale avait probablement pour objectif originel d'empêcher les bêtes sauvages, très nombreuses à l'époque, de s'approcher des maisons.

Conclusion

Le nom de « Sao » ne serait donc pas la désignation d'un groupe ethnique particulier. En effet, il est difficile de raccorder de façon cohérente tous les récits historico-mythiques qui citent les « Sao » comme ancêtres de populations contemporaines. En revanche, si l'on prend le terme comme une métonymie désignant un mode d'habitat en cités fortifiées, originellement protégées par des défenses végétales en épineux[11], on a plus de chances d'approcher de la vérité historique.

Ainsi, les [Suwa] (/ sɔwa /) que plusieurs peuples des monts Mandara[12] citent parmi leurs composantes claniques, les identifiant complaisamment aux Arabes Shuwa, seraient en fait issus des groupes « Sao-Tatala » refoulés de leur habitat lors des attaques du sultan Idris Alawma au XVI^{e} siècle.

Pour finir, on suggérera que le « kotoko » ***sah^{w}ə** est probablement apparenté à l'arabe **šawk**, les deux mots provenant sans doute d'une racine afroasiatique.

BIBLIOGRAPHIE

AJELLO, Roberto *et alii*, 2001, *Lexique comparatif de six langues du tchadique central, (gizey, ham, lew, marba, masa, musey)*, Pise, Edizioni Plus, Università di Pisa, x +59 p.

AWAGANA, Elhadji Ari, 2001, *Grammatik des Buduma*, Münster / Hambourg / Berlin / Londres, Lit, 258 p.

BARRETEAU, Daniel, 1988, *Description du mofu-gudur, langue la famille tchadique parlée au Cameroun*, Livre I, Phonologie, Paris, Éditions de l'ORSTOM, 551 p.

11. C. Seignobos (1978) cite les épineux suivants, comme *Ziziphus mauritiana*, *Euphorbia unispina*, *E. desmondi*, *E. kamerunica*, *Acacia campylacantha*, *A. ataxacantha*, *Commiphora africana*...

12. Voir par exemple Barreteau 1988, p. 41.

COHEN, Ronald, 1962, The just-so So ? A spurious tribal grouping in Western Sudanic history, *Man* 62, p. 153-154. [Les prétendus So ? Un groupement tribal apocryphe dans l'Histoire du Soudan occidental.]

CONNAH, Graham, 1981, *Three thousands years in Africa : Man and environment in the Lake Chad region of Nigeria*, Cambridge / Londres / New York / New Rochelle / Melbourne / Sydney, Cambridge University Press, xx + 268 p.

CYFFER, Norbert, 1994, *English-Kanuri Dictionary*, Cologne, Rüdiger Köppe, XIV + 226 p.

CYFFER, Norbert, 1998, *A Sketch of Kanuri*, Cologne, Rüdiger Köppe, 80 p.

CYFFER, Norbert et HUTCHISON, John (éd.), 1990, *Dictionary of the Kanuri Language*, Foris / University of Nigeria, Dordrecht / University of Maiduguri, XX + 200 p.

GRIAULE, Marcel, 1943, *Les Sao légendaires*, Paris, Gallimard, 172 p.

JEAN-LÉON L'AFRICAIN, 1956, *Description de l'Afrique*, Nouvelle édition traduite de l'italien par A. Épaulard et annotée par A. Épaulard, Th. Monod, H. Lhote et R. Mauny, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, 2 vol., XVI + 630 p., 11 cartes hors texte.

KOELLE, Sigismund W., 1970 (1854), *African Native Literature*, Freeport / New York, Books for Libraries Press, XV + 434 p.

LANGE, Dierk, 1977, *Le Dîwân des sultans du [Kânem-] Bornû : Chronologie et Histoire d'un royaume africain*, Wiesbaden, Franz Steiner, IX + 176 p.

LANGE, Dierk, 1987, *A Sudanic Chronicle : the Borno Expeditions of Idrîs Alauma (1564-1576), According to the account of Ahmad b. Furtû*, Wiesbaden, Franz Steiner, 252 p.

LANGE, Dierk, 2004, *Ancient Kingdoms of West Africa : Africa-Centred and Canaanite-Israelite Perspectives*, A Collection of published and unpublished studies in English and French, Dettelbach, J.H. Röll, XIII + 586 p. [Contient notamment « Préliminaires à une histoire des Sao », p. 115-210, réimpression d'un article paru dans le *Journal of African History*, 30 (1989).]

LEBEUF, Jean-Paul, 1945, *Quand l'or était vivant*, Paris, J. Susse, (rééd. en 1950, « Je Sers »).

LEBEUF, Jean-Paul et MASSON DETOURBET, Annie, 1950, *La Civilisation du Tchad*, Paris, Payot, 199 p.

LÉON L'AFRICAIN, 1556, *Historiale description de l'Afrique, tierce partie du monde*, Contenant ses Royaumes, Regions, Viles, Citez, Chateaus & forteresses : Iles, Fleuves, Animaus, tant aquatiques, que terrestres : coutumes, loix, religion & façon de faire des habitans, avec pourtraits de leurs habis : ensemble autres choses memorables, & singulieres nouveautez : escrite de nôtre temps par Jean Leon, African, premierement en langue Arabesque, puis en Toscane, & à present mise en François [par Jean Temporal], En Anvers, De l'Imprimerie de Christophle Plantin, 412 f. [imprimés recto-verso]

NACHTIGAL, Gustav, 1987, *Sahara and Sudan*, vol. III, The Chad Basin and Bagirmi, translated from the original german with new introduction and notes by Allan G. B. Fisher and Humphrey J. Fisher, C. Hurst & Co, Londres / Humanities Press International, Atlantic Highlands (New Jersey), XXII + 519 p., 3 cartes hors texte.

NACHTIGAL, Gustave, (s.d.), *Sahara et Soudan*, Tripolitaine, Fezzan, Tibesti, Kanem, Borkou et Bornou, traduit de l'allemand par Jules Gourdault, Paris, Hachette, VIII + 552 p., 1 carte hors texte.

NEWMAN, Paul, 1977, Chadic classification and reconstructions, *Afroasiatic Linguistics* 5(1), p. 1-42.

PALMER, Richmond, 1936, *The Bornu Sahara and Sudan*, Londres, John Murray, VII + 296 p., carte hors texte [réimpr. à New York par Negro Universities Press, 1970].

ROTHMALER, Eva, 2003, Orstnamen in Borno (Nordnigeria), Cologne, Rüdiger Köppe, XII + 252 p.

SEIDENSTICKER-BRIKAY, Gisela, 2004, Lake Chad : Arabic and European imagination and reality, *in* Krings, Matthias et Platte, Edith (éd.), *Living with the Lake : Perspectives on History, Culture and Economy of Lake Chad*, Cologne, Rüdiger Köppe, p. 133-147.

SEIGNOBOS, Christian, 1978, *Les systèmes de défense végétaux pré-coloniaux ; Paysages de parcs et civilisations agraires (Tchad et Nord-Cameroun)*, [N'Djaména], Annales de l'Université du Tchad, Série Lettres , langues vivantes et sciences humaines, numéro spécial, 93 p.

SEIGNOBOS, Christian et TOURNEUX Henry, 2002, *Le Nord-Cameroun à travers ses mots : Dictionnaire de termes anciens et modernes*, Paris, IRD / Karthala, 334 p.

TOURNEUX, Henry, 2003, Le système consonantique des langues dites « kotoko », *in* H. Ekkehard Wolff (éd.), *Topics in Chadic Linguistics. Papers from the 1st Biennial International Colloquium on the Chadic Language Family (Leipzig, July 5-8, 2001),* (Chadic Linguistics / Linguistique Tchadique / Tschadistik vol. 1), Cologne, Rüdiger Köppe, p. 115-135.

TOURNEUX, Henry, 2003, Le système vocalique dans le groupe « kotoko », *in* K. Lébikaza (éd.), *Actes du 3e Congrès mondial de linguistique africaine, Lomé 2000*, Cologne, Rüdiger Köppe, p. 69-77.

TOURNEUX, Henry, SEIGNOBOS, Christian et LAFARGE, Francine, 1986, *Les Mbara et leur langue*, Paris, SELAF, 320 p.

TRIMINGHAM, Spencer J., 1982 (1re éd. 1962), *A History of Islam in West Africa*, Oxford / New York, Oxford University Press,

WEHR, Hans, 1979, *A Dictionary of Modern Written Arabic*, edited by J. Milton Cowan, Wiesbaden, O. Harrassowitz, XVII + 1 301 p.

ZAKARI, Maïkorema, 1985, *Contribution à l'histoire des populations du Sud-Est nigérien : La cas du Mangari (XVIe-XIXe s.)*, Niamey, Institut de recherches en sciences humaines, 246 p.